

de se déprendre. Elle écrit : « *Parmi les débris de plâtre et de verre n'a de tombe que la lumière* ». Nous sommes avertis et nous la suivons jusqu'au bout de ce livre étonnant dans une course effrénée, un entremêlement visionnaire de l'ombre et de la lumière. Par un lyrisme tranchant, elle nous entraîne de l'autre côté du miroir et des apparences, en nous montrant que « *les anges ne sont pas des anges* ». C'est parce que ces enfants perdus, ces humains abandonnés à leur triste condition ne sont pas des anges, qu'ils peuvent survivre quelque temps sans que l'on sache bien qui leur a ouvert les yeux sur la brutalité de notre monde et qui leur a dit qu'il fallait mordre avant d'être mordus.

S. C.

Thierry Lancien, *Les Voix d'ailleurs* (Prix Patrice Fath), 2024, Littérales, 58 p., 10 €.

Ce recueil de Thierry Lancien porte bien son titre. Sa plume poétique nous emporte à l'écoute de multiples voix – voix d'Asie, de Grèce, d'Amazonie, de Polynésie. Les poèmes sur l'Asie ont une saveur d'estampe comme la vision de ces moines en promenade « *Cinq taches de couleur orange / sur le pont de bambou* », un pont qui ne peut les mener que « *dans l'au-delà* ». Sur l'île de Thasos, en Grèce, le poète est plus qu'un simple touriste, un voyageur de l'intime et du départ : « *Le paysage va se séparer de nous / dans cette île / à l'odeur d'humus et de thym* ». Ainsi tout paysage est un déchirement de soi sous l'œil imperturbable des dieux antiques. Parfois, on frôle un fragment de récit – « *une pancarte* » surgie, « *la ville enfin là* » – comme dans un rêve, le rêve du marcheur « *qui se déplie* ». Quelques pages plus loin ce mot Amazonie : une « *déflagration* » qui « *peut briller dans la nuit noire* » où l'on écrit pour « *les crapauds au ventre doux / pour l'animal à naître dans la touffeur du soir* ». La Polynésie nous parle des peintres et des dauphins inventeurs de bleu, d'un « *horizon clair à l'équerre du soleil* ». Non, le jury de ce prix brestois ne s'est pas trompé en couronnant l'ouvrage de Thierry Lancien qui nous offre des mots comme des images à partager sans réserve.

C. G-T.

Éric Chassefière, *Le Jardin est visage*, suivi de *Dans l'invisible du chemin* (préface d'Éric Barbier), Encres Vives, 537, 2024, 32 p., 6.60 €.

« *Le jardin est visage / le jardin s'éclaire de vent* » écrit Éric Chassefière dans son nouveau recueil chez Encres Vives. Et voici qu'il énonce son projet : « *Écrire la voix / donner voix au poème / le faire jardin / écouter chanter les mots / le jardin est visage* ». Il y a des échos de Henri Meschonnic *Tout entier Visage* et de Yves Bonnefoy *Pierre écrite* dont les quelques vers placés en exergue du recueil élucident le mystère de cette promenade intérieure vers le véritable soi pour nous faire entrer aussi, nous, lecteurs, dans ce jardin de soi-même « *dont l'ange a refermé les portes...* ». Alors on veut bien suivre ce cheminement du poète – « *sentir comme la nuit est proche du corps / comme parle loin le pas qui va sans rive* » – qui ne fait pas le récit mais plutôt le commentaire d'une épiphanie en cours. Car que peuvent les mots sinon se poser délicatement sur la merveille ? Ce n'est que dans le deuxième volet de ce très beau texte qu'Éric Chassefière introduit le Je – soi comme un autre –, selon la formule de Paul Ricœur, un autre qui « *vient au secret de la pluie sur le jardin* ».

C. G-T.